

« Retour à Reims » : pour comprendre la vague de l'extrême droite



Thomas Ostermeier monte un « Retour à Reims » d'Eribon, très actuel, évoquant la guerre sociale et l'exclusion.

Rarement une pièce aura été aussi proche de l'actualité la plus chaude. Vendredi soir, veille de l'acte IX des Gilets jaunes sur les Champs-Élysées, le grand metteur en scène allemand, Thomas Ostermeier créait à l'espace Cardin, sur les Champs Élysées, la version française de son *Retour à Reims* à partir du formidable livre/confession/analyse du sociologue Didier Eribon (Viendra au Théâtre de Liège cet automne).

Dans un mélange d'un film documentaire et de théâtre, on voit, à la fin, des images des manifestations de Gilets jaunes et une photo de Macron serrant la main de Hollande. Ostermeier veut faire un théâtre qui provoque « l'étonnement face au reconnaissable », il veut montrer le réel tel qu'on ne le voit pas et par là même, entend contribuer à le changer, commente Didier Eribon, c'est un « art oppositionnel ».

Retour à Reims, écrit il y a dix ans a connu un très grand succès, y compris en Allemagne. Thomas Ostermeier fut bouleversé par ce livre. D'abord, parce qu'il se reconnaissait dans la confession de ce grand sociologue, proche de Bourdieu, qui retourne voir sa mère à Reims. Il avait coupé tous liens avec sa famille, un geste qu'il avait jusque là interprété comme une réaction aux injures homophobes contre sa sexualité endurées à Reims, y compris de son père. Mais avec ce voyage, il comprend que ce père était le fruit déjà d'une violence sociale qui avait rendu tout échange avec lui impossible. Ce qu'il fuyait en allant à Paris c'était d'abord la honte sociale d'être né dans ce milieu. Ostermeier a vécu la même chose avec une mère vendeuse dans un supermarché.

Magnifique Irène Jacob

Mais Eribon et Ostermeier vont plus loin en analysent cette « honte sociale plus forte que la honte sexuelle », et y voient un vrai mécanisme d'exclusion sociale, presque un complot des classes dirigeantes à l'égard des classes pauvres. L'abandon par la gauche de l'idée de lutte des classes, et même de l'idée de classe sociales, a créé dans ces milieux populaires un vide, un désarroi, dans lesquels s'est engouffré l'extrême droite, comme le constate Eribon voyant sa mère, jadis communiste, voter Front National. Ostermeier observe le même phénomène en Allemagne.

Le spectacle se déroule dans un décor de studio d'enregistrement où une actrice (magnifique Irène Jacob), lit des passages du livre d'Eribon en voix off d'un film où on suit le sociologue qui revient dans sa famille, raconte ses souvenirs et livre ses réflexions.

Ostermeier évoque la part intime et si émouvante du livre mais il insiste -et ce n'est pas évident au théâtre- sur la partie réflexion. Le film montre alors des images de Mai 68, du parti communiste français alors puissant, pour déboucher sur les Gilets jaunes et Macron.

La thèse d'Eribon est que depuis les années 80, la gauche a cessé peu à peu de se préoccuper des ouvriers, des démunis, du travail précaire, quand avec Mitterrand et Blair, elle s'est mise à parler le langage de la droite et de la modernisation de l'économie.

Le système scolaire reste alors une « machine à exclure qui distribue et trie les individus en permanence et pour toujours. » L'art et la culture restent des marqueurs sociaux qui excluent ceux qui n'en ont pas les clés. « Les partis de gauche et leurs intellectuels parlèrent désormais un langage de gouvernants et non plus de gouvernés. »

Tirailleur sénégalais

Ostermeier imagine alors un débat sur scène entre Irène Jacob et Cédric Eeckhout l'acteur belge qui joue le réalisateur du film : y a-t-il complot des dirigeants ou est-ce le système lui-même qui crée cela?

Auparavant, explique Eribon, il y avait une lutte des classes entre « nous » et « eux ». Maintenant, faute de relais, le « eux » c'est devenu les étrangers et le FN a remplacé le parti communiste. Ce même abandon du combat social par la gauche a ouvert la voie aux Gilets jaunes selon Ostermeier.

Celui-ci fait alors intervenir l'artiste franco-sénégalais Blade McAlimbaye, aussi chanteur hip-hop, qui joue le propriétaire du studio descendant d'un tirailleur sénégalais venu combattre en France en 1940. Une manière d'évoquer que ce « eux » qu'invective l'extrême droite, fait partie de notre histoire et doit être intégré à la réflexion.

Ostermeier parvient à donner une forme théâtrale à une réflexion capitale, qui suscite le débat, pour tenter de comprendre le phénomène « qui gangrène l'Europe », dit-il. Et à travers ses acteurs, il pose la question: « que fait notre génération face à ce drame ? »

Retour à Reims au Théâtre de la Ville à Paris, jusqu'au 16 février. Au Théâtre de Liège cet automne.

Guy Duplat, envoyé spécial à Paris